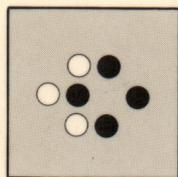


Christian Prigent

Commencement

Roman



P.O.L

Commencement

DU MÊME AUTEUR

poésie/fiction

- L'Main, L'Energumène*, 1975.
Power/Powder, Christian Bourgois, 1977.
Œuf-Glotte, Christian Bourgois, 1979.
Voilà les Sexes, Luneau Ascot, 1981.
Paysage, avec vols d'oiseaux, Carte Blanche, 1982.
Peep-Show, Cheval d'Attaque, 1984.
Deux Dames au bain avec portrait du donateur, L'un dans l'Autre, 1984.
Journal de l'Œuvide, Carte Blanche, 1984.
Notes sur le Déséquilibre, Carte Blanche, 1988.
Une leçon d'anatomie, Jacques Brémond, 1989.

essais

- Denis Roche : le groin et le menhir*, Seghers, 1977.
Viallat la main perdue, Rémy Maure, 1981.
Comme la peinture, Yvon Lambert, 1983.
La Voix de l'Écrit, Nèpe, 1987.
La langue et ses monstres, Cadex, 1989.

Christian Prigent

Commencement

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

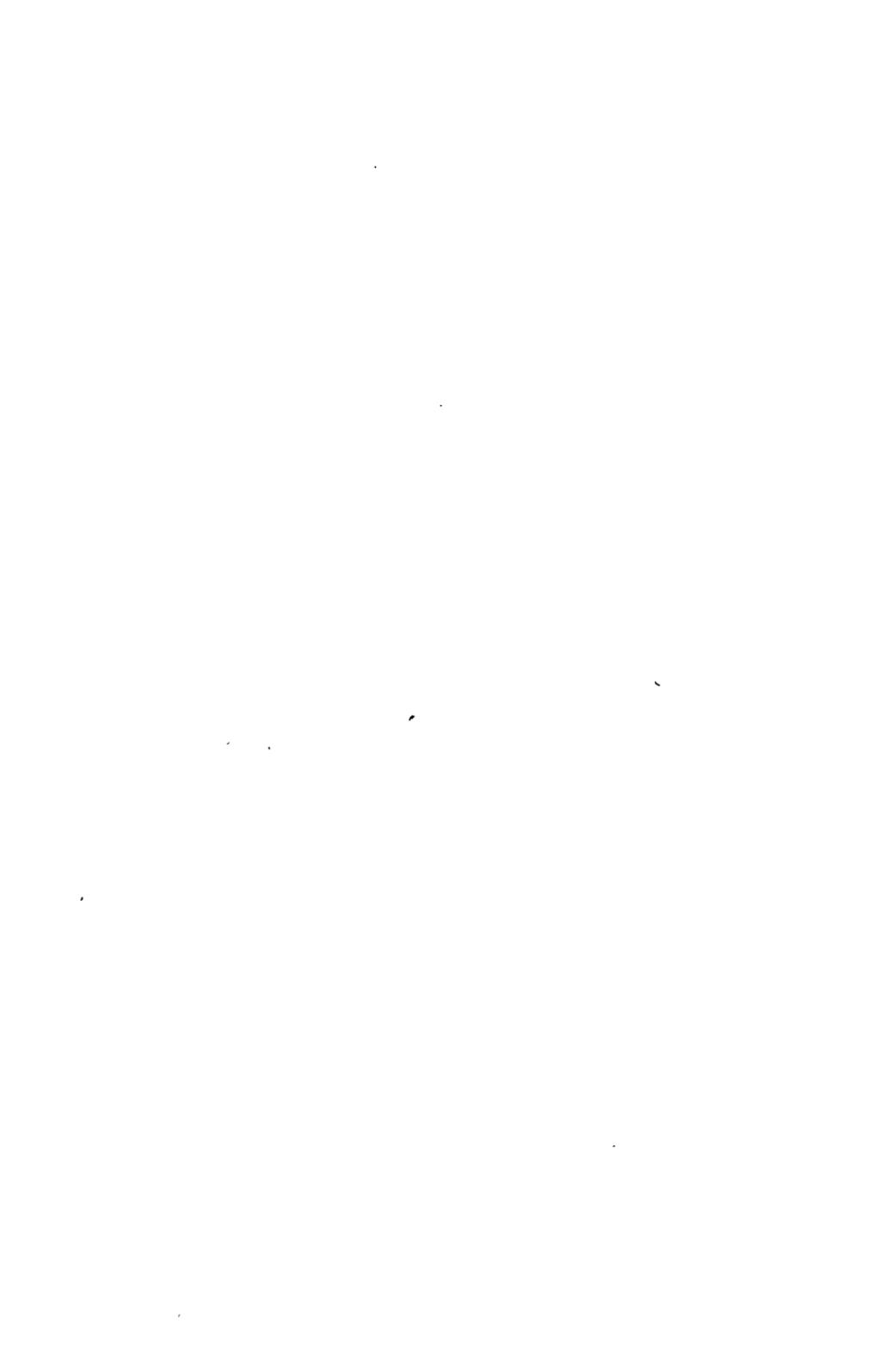
© P.O.L éditeur, 1989
ISBN 2-866744-167-6

« Les calculs de côté, l'inévitable
descente du ciel, et la visite des souve-
nirs et la séance des rythmes occupent
la demeure, la tête et le monde de
l'esprit »

Rimbaud

Premier matin

PANTOMIME DES MÔMES



Premier matin par où commencer bonjour mes beautés. Un pied puis l'autre dans la descente du ciel en peau de lit c'est en poil d'ours qu'est ma pensée j'ai chaud d'une crasse de nuit bonjour mes beautés par où démarrer. Une brosse à dents et des savons c'est peu pour les calculs formels du jour, le temps voué à l'action, la perfection de la conjugaison. Je descends du lit, je sors fripé de la peau de nuit. J'écris commencement, j'écris dans le temps du pur étant encore envasé encore humidifié encore lié en moi à ce qu'huma moi avant d'être musclé habillé sorti du poil d'ours de la nuit sur la descente du ciel en peau de lit glacée c'est-à-dire la vie. Bonjour mes beautés, par où commencer ? Par les calculs, par les descentes peau d'ours du ciel au bas du lit où se fait le friselis de vie ? Par les demeures qu'en bas je vois par la croisée planter leurs pieds carrés dans une matière de choses chauffée par des gens, par leur pensée en café en beurre en pipi en expirations de fond de boyaux, par leurs peaux dénouillées de nuit, vissées aux trouilles bleues, amuies, du matin de vie ? Par l'accélération des vocabulaires qui montent avec les vélos dans les horaires moi je sortis de

ma peau d'ours une langue elle fit sa petite affaire dès la première tartine dans l'atmosphère, déliée par le café elle sut dire bonjour mes beautés ainsi tout a recommencé.

Mais ce passé recomposé, c'est très simplifié : pas si facile en fait de redémarrer les conjugaisons, les temps de l'action, la sortie des viandes hors des peaux de nuit fourrées chocolat. On se décrasse pas en si illico. Tout ça, on, c'est pas si fissa hissé du massé poussier oursifié en nuit de volupté d'avant la pensée quand elle trempe ses paillettes lyophilisées dans l'eau amnios du nescafé. Si vous sentez pas cette difficulté, pas la peine de causer. Sans cette colle dans vos premiers papiers, cette complexité pour lacer vos souliers, cet étron de nuit pas facile à chier, vous pouvez pas savoir ce qu'est commencer, sortir soi dépecé tout plissé de l'avant de l'avant de tout, on peut appeler ça penser, c'est surtout mastiquer, s'astiquer les tuyaux, redémarrer à fond les zéros pour les moindres mots. Ou même pas : s'aérer les canaux, se brosser d'un vent dans le trou des os, passer quelques vocables élémentaires comme un goupillon dans l'œil des sphincters. C'est ça ou pas s'extraire. Végéter amibe, à peine amidon. En floculation, coagulation de nébulisé d'inimaginé. Avec des sortes de trémulations de fesses amollies à cause des soubresauts cyclothymiques de la vie onirique. Suant, pas pensant. Faisant des odeurs, sécrétant lentement dans la paresse du temps. Caressé de graisses. Ancré dans des reculs de crabe, selon des courants, sans vent. Ecrasé dans des désinences en -ait. Imparfait. Pas commencé et pas fini. Pur étant sans mouvement. Etalé dans la confusion de nulle action. Fondu dans des fusions. Sans bords, coulé en gaz, dans des poches de bidoche moche. Laisant grouiller sans responsabilité les saloperies du dedans pourrissant. Sortir de ça, c'est pas coton. C'est ce qu'on fait pourtant tous les matins. Du coup on fatigue, on mollit de la tige. Ça

s'appelle vieillir. S'hisser, comme ça peut, dans des présents, des bouts en a, en i, en u, qu'on sait même plus, au bout d'un bout, conjuguer, forcément, c'est trop dur à habiter.

Donc mes beautés comment faire pour commencer c'est ça que j'ai comme question à vous poser. Je sens ça comme l'hyménée encore un peu inanimée des acides aminés. C'est ranimé pas vite par des syllabes je roule mon pneu dans l'air huileux c'est le matin en masse mastiquée j'ai mon dedans souqué par l'occupation de désuer la nuit je descends avant toute action et toute inertie je m'identifie à l'actinie sommaire au polype élémentaire à l'ortie tentaculaire je me dis réagis ! rayonne ! j'enflamme ce monde que je suis peu à peu essuyé dégoûté des viandes n'est pas composé de personnages mais de systèmes de forces, de tensions plus ou moins élevées, j'entre à peine ponctué dans la vie des phrases encore très matière protéine caséine je campe au fond de ma radicale amine j'empile mes molécules maousses mes petites mousses nucléotides pur jus fétide je mûris mon phosphore comme une allumette mon albumine comme un blanc d'œuf mon gaz hydrogène comme un réverbère je produis mes alcaloïdes tout ça fait un tas tartouillé du dedans ce tas c'est moi je n'en reviens pas bonjour Nausicaa qui vois s'amonceler, s'articuler puis marmonner ce tas. — Nausicaa qui c'est ça ? — Plus tard ! plus tard ! — Viens ça dit ce ça on va sortir dans la nature rafraîchir nos pelures. Mon tas elle le prend sous son joli bras bon débarras. On descend du quizième on va dans la vie. Voici les décors. Bonjour les détails. Je parle pas encore mais je chante déjà la la la la. Oyez ma voix, l'onguent des glottes, ça graisse déjà les choses que je vois peu à peu dire leur nom dans le rose informe qu'a bavé le ciel. Un plissement se fait sous l'eau de mon œil on s'ouvre au dehors ça nous met debout coucou. Je dévale dans le

clignotement des mécaniques dues à l'industrie c'est glauque en haut dans les greniers mais en bas je vois les sentiers éjaculer dans la rosée de quoi se croire prononcé par la société. — Cause, tas, nage !, dit Nausicaa. Je fais mon trou dans la bonne boue où ma voix s'enroue, je vais bientôt me dégluer un peu de parler, je commence à conjuguer assez pour distinguer dans le noir foutoir ce qui participa à nos passés on voit déjà ça s'articuler en bas sur les pavés avant dessous c'étaient des prés. Je cligne des yeux : plus de pavés.

Aussitôt : talus. Pas beaucoup d'herbe sous la terre amère qu'ombrent des fougères. Du soleil dessus, peint en pisse de vache. C'est jaune et ça brille. Voici moi. Voici Nausicaa. On a les pieds au frais dans une rosée vitrifiée. C'est dans un passé auquel on a participé. On avait un nom pour la peau qu'on eut à ce moment-là. Je déconfiture de ce tartiné dont on a soupé quelques conjonctures pour poser un peu ma petite scansion. Voilà ce que je fais, je dis, Nausicaa, avec toi je vas m'assire ici dans mon cul que mouille un jus d'graminée et le pré que j'ai été va m'enculer, je vais sentir sa digestion dans ma digestion. Je le fais. Alors le jour vient dans la nuit. Mon tuyau frémit. Le tas des enterrés m'entube c'est ça qui m'a fait chanter. La flotte d'avant baigne ma glotte. Du passé m'entre par les fesses. On est assis dans ce qui émut nos culs. L'herbe des couilles bouge doucement dans la fourrure de nos déchirures. Nos genoux sont verts. Nos anus boivent le jus de terre. Nos glaires oignent la glèbe. Les tortillons de vers merdent nos dermes. Nos mains se tiennent, on est ce tas traversé de terre. Et si je serre un peu plus fort, sa terre touche ma terre, je sens ses matières, yeux et cieux ont mêmes paupières, bonjour mes beautés tout a recommencé.

Soleil boit la rosée, l'herbe a un peu séché. Le café a fait

son effet. Voici les événements. Perrigault l'efflanqué rapplique avec sa bande. Lui ou juste sa tête. Le reste il faudra l'inventer. Sa tête arrive avec sa peau malade et ses trous d'yeux. On a l'air malin tous les deux, à poil du cul, les fesses pleines de terre et l'air dans la lune. Nausicaa rabat rapide son Vichy mini. Remonter son pantalon c'est pas si facile. Les bretelles ça se prend toujours entre les orteils. Et la terre séchée ça vous gratte les fesses. Exit la vision d'incorporation. Retour en deçà du principe de la réalité chatouillée des actions. Le temps de réintégrer un repli du temps on est comme un con à se dépatouiller avec les récalcitrations des choses sans passion. C'est ça qui fait rigoler l'autre con. Quant à Nausicaa, l'orée l'a bouffée, fin de l'unanimité des chairs énamourées, fin de l'idylle extasiée des molécules parmi les renoncules, retour à l'isolement péteux des corps en action. Action du corps de Perrigault qu'a pondu sa tête. Sa bouche rigole et me crache par terre. C'est pas la même terre. Celle-ci me scratche les coudes. J'ai mal dans la réalité. Je chante plus du tout. Les bouts en os que pondit la bouche noire entrée dans ma réalité sont durs. La peau malade est froide, une sueur l'oingt d'un glacis, je prends son caillou de crâne dans la pommette c'est pété net j'aurais mieux fait de pas descendre de mon ciel de lit dans un matin fripé pour essayer de m'enfiler dans des conjugaisons. Perrigault, il s'en fout. C'est pas le genre narration ou fiction fiction ou narration. Il est illico, in vivo. Dans l'action. Vive les gnons. Pour un peu j'en pisserais dans mon pantalon. Tiens merdeux. Pan. Le ciel c'est ses cheveux qui l'ont effacé. Ils sont sans couleur, fades, ô, mort des roses et des bleus dans la douleur pâle et la honte ! Arbres du talus ne sont plus non plus. Les remplace une coiffure en brosse, verdâtre, molle d'un vague vent qui tire des joues vers un flou que zèbre ce que gueule une bouche. Dans le rond où j'ai mal, mon univers soudain est un blouson de feutre bleu

ou qui le fut, sa couleur est partie dans une autre découpe, c'est ce délavé d'encre sur papier qui résume la scène où j'ai voulu recommencer.

Une bouse huile ce blouson viré peau d'ourson. Feu de ciel rose est dans son feutre. Train de foutres sur bleu bouffé des gris de la fumée de nuit. Flammèches à la queue leu leu, en haut, dans le froid cobalt encore anthracité d'un poussier, les parmes et les ors se bagarrent dans un trou de ciel qu'ouvrit le blouson. Dans ce trou s'encadrent des gamins livides. L'herbe leur fait des chaussettes, les zizis passent aux jambes des culottes, ils ont planté des bleuets dans le trou du gland, c'est ça leur pavillon, la fleur au pipi ils passent en chantant. L'orée des haies a dans sa gadoue des franges pailleuses, ce sont les fillettes, elles tirent avec leurs doigts de derrière ces cons d'élastiques qui leur scient les cuisses, l'eau de leurs yeux lave le poussier anthracité, en haut un soleil saumon mousse seul enfin, c'est le matin. Perrigault et le gros Broudic, sa brosse blondasse et ses joues malades d'un beurre mou qui graisse sa peau marouflée sur ce fond sans os, sont dans cette mousse, je vois se faire leurs couleurs dans ce qui reste de ma douleur. Ablutions et libations, appréciations des élongations sont les actuelles actions. On évalue les embryons d'érections, les mini-éjaculations, les gouttes ont amidonné le marron verglacé des crasses de pantalons. Nuées de ça en haut et en bas. La peau des garçons pose ses lambeaux sur des verts acidulés. Dans ce paysage je sais avoir été. Ma peau à moi fut dans cette durée, elle est restée collée sur ces près figés dans une rosée et cela je veux le déplier dans le couperosé de la peau du tas de moi que maintenant touche Nausicaa. Pétrir, rigoles, sont les mots que Perrigault me donna pour ça. Et bouse, broûter, ourdir : Broudic, son blouson de feutre marine, le foutre et le feu fusés du fond délavé de ce bleu râpèrent le souvenir

d'action, un trou s'ouvrit dedans et je vis l'essence arc-en-ciel, pétrole des fossés où l'on pataugea, constituer le ciel cobalt et saumon qui mangea les corps. Voilà les gamins rongés par les carmins, à demain, à demain !

Le lendemain, même jeu, répétition. Perrigault l'efflanqué rapplique avec sa bande parmi quelques pétasses qui pétaradent sur un sentier orné de limaces. Il me dit t'es pas cap de me, t'es pas cap de queue. Je ne. Broudic me montre que lui cap de que avec fleur au bout ; sa chair de beurre huile son froc ; le pétrole fait ses rigoles d'ocre, rouille et terre de sienne, sur son marbré blafard ; à sa lisière du bas, son tricot effrangé donne la chair de poule au vernis porc de son bombé pubien. A l'orée, pas très loin, franges paillées des filles. Elles rigolent, dents vernies, dans du sang de lèvres, élastiques de culottes coincées dans raies de culs. Un ciel noie ça d'odeur pipi, j'entends les hihi. Sous ces lazzis défile la théorie : grêles gredins, ravageurs de jardins. Avec leurs colliers de pattes de lapins. Le bide creusé d'un truc énigmatique qui pousse au dehors vide une fleur piqué au bout d'la bite. Toujours recommençant cet ensemencement exténuant. Plantant dans le temps le sexe étonnant. Dans le fatras des foutres. Mélant ça aux vases, aux bouillasses de mares, aux gelées d'œufs têtards, aux soupes de crottes de biques pour les dinettes de jus marrons dans des bidons. Confectionnant des purées, des panades enamourées, pipis et jus de graminées, sortes de potées, en slotch, chocs de brocs, trous d'choux, tout pilé, distillations en passion des chiés, comme pour résumer les matières de la réalité. Et goûtant ça d'un index extasié, miam miam pâté, hachis parmentier, torchis recraché du gâchis d'entier, on voulait tout lécher du monde où on nous a laissés. Ne sachant qu'en touchant, en s'abouchant à tout, en s'accouchant de tout, du trou de bouche au trou chiant, s'en torchant, d'un sac de choses,

n'étant ça, là, qu'en s'en nettoyant, l'ayant vérifié du fond des trachées. Pensant pas, crachant. S'arrachant, poché partout, d'un scotché de réalités, crottes de coqs égal stocks des loques qu'on mit sur nos peaux. Suintant par des bobos, pus d'impétigos, clous, croûtes rousses lymphées du dessous, laissant le dedans sortir par ces trous. Sommant l'insu d'en dessous de s'exhiber dessus, d'imbiber les tissus, de pisser son poissé dans l'air, d'envahir l'atmosphère. Pour s'extraire, soi, cracra, de son propre pochon, en vessie pétée d'cochon. Bavant, s'encrassant. S'activant des paluches dans ses propres peluches. Vivant sa stature comme un collage de provisoires épiluchures. Pas bien sûr de son écorce, corsant les forces pour en éclater l'os. Se flanquant des gnons pour ça, pour bleuir les blancs, pour voir rappliquer les couleurs du dedans. Les pognes cognées sur des trognes pour rogner les surfaces. Le cul à cru sur la terre nue pour se transvaser dans un à peu près de viande et de trèfle. Eventré du bide à chaque lâcher de liquides. Les cheveux pleins de paille. Coulis de fraises dans le sang des lèvres. Pluie et pleurs, même couleur. Friands des peignées pour tout dépeigner. Pour avoir mal et pour entrer dans la propre peau déchirée de soi quand elle se cire du sang d'une autre peau qu'on a blessée. Pour faire son trou dans une boue instillée dans des blessures sales aux genoux. Pour boire par l'anus la nuit du fond du pré. Pour se sentir tas.

Moi, tas, je vas dans le gras, luzernes et purins, parmi les jeunes gredins, mon sac d'intestins balle dans mon pochon, je chante avec eux un refrain cochon, nos énergies fleurissent dans le bleuet qu'on s'a mis au bout du zizi. Ce pré est cerné de haies, les filles, emmi, rien. On voit leurs franges enguirlander l'azur du plafond en air, un rose saumon huile l'atmosphère, son lustre pend sur nos excitations, divers lazzis, des bruits d'élastiques, des glouglous, des abois

Celui qui parle traite d'une difficulté comique à se dépêtrer de son propre tas, à naître, à parler, à entrer chaque matin dans la vie d'action, de conversation et de profession. Il n'expose pas les tranches de sa vie mais refait en langues sa vie de non-vie et sa vie d'envies : visite des souvenirs montés à l'envers, choses vraies vues par-derrière, baudruches des fictions sur des ciels exacts : voici les jeunes gredins des soleils lointains, les essais d'idylle version bocagère et les mélodrames avec plusieurs dames ; voici les vestiaires pour peaux strip-teasées à fond sur du rien ; voici la gymnastique d'Eros dans des greniers crâniens ; voici le music-hall à fonction critique, le Château des Par-Quatre des parfaites familles, la fête politique sur ses tréteaux en toc ; voici Judith, Nausicaa et leurs avatars ; voici Calypso, Circé, Clélie, Juliette, Pandora ; ciao, Artemisia, woman number one ! bonjour, Père Caboche ! ça va, Mère Pinard ? salut Ferdi Kubler, Louise Brooks et Lollobrigida ! Le monde d'esprit passe dans son train fantôme repeint en idiot sur des toiles foraines. C'est fait pour se muscler la langue : bousculades des souffles, contorsions rythmiques des sites syllabiques, roulement des phrases sur la déflation des scènes ravagées, exercices pour *commencer*, naître et dire : *merci, je vis, j'écris, congé à la folie !*



9 782867 441677

ISBN : 2-86744-167-6

F 10167-11-89

120 F